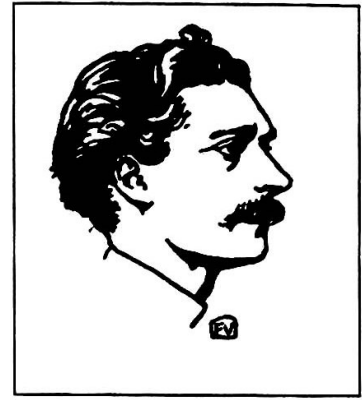


Le Noyé

Texte de Victor BARRUCAND

Illustrations de Félix VALLOTTON



Victor Barrucand (Poitiers, 1864 – El Biar, 1934) est une figure oubliée du paysage intellectuel du Paris fin de siècle. D'abord poète musicien, il se rapproche de Mallarmé et de Félix Fénéon avant d'embrasser l'idéal libertaire dans les années 1890. Il collabore activement à L'Endehors de Zo d'Axa et devient l'un des piliers de la Revue blanche. Il écrit notamment de belles pages sur Ravachol et Alexandre Herzen et commente les mémoires de héros de la première Révolution, Jean Rossignol et Pierre Choudieu. Son adaptation du Chariot de Terre cuite, vieux drame indou aux échos libertaires lui vaut une gloire littéraire.

« Or il n'est pas de ceux qui marchent à la remorque de leurs idées ; il les précède. » écrit Félix Fénéon. En 1895, ce n'est rien moins que le pain gratuit pour tous qu'il réclame à coup d'articles et de conférences... La proposition est portée au parlement par Clovis Hugues mais est rejetée car elle tend « à bouleverser l'architecture sociale ». Elle n'est du reste pas acceptée par les anarchistes qui lui reprochent de retarder la vraie révolution. Déçu, Victor Barrucand tourne le dos à l'anarchie et écrit son renoncement dans un roman à clés : Avec le Feu, paru en 1900.

Ardent dreyfusard, Victor Barrucand part en Algérie sous les auspices de la Ligue des Droits de l'homme pour combattre les menées antijuives des Drumont et autres Max Régis. A la tête d'un journal bilingue, L'Akhbar, il passera le reste de sa vie à réclamer l'égalité des droits pour les indigènes musulmans et deviendra le premier éditeur des textes d'Isabelle Eberhardt, cette « Louise Michel saharienne » comme l'appelait Séverine.

Le texte qui suit est à rapprocher des « Passim » que Victor Barrucand avait rédigé pour la Revue blanche avec Félix Fénéon. Comme dans cette chronique sarcastique de l'actualité et des faits divers, Victor Barrucand profite du prétexte d'un noyé retrouvé dans la Seine pour dresser un constat grinçant des ignominies politiques et sociales. Un texte encore d'actualité.

Céline Keller.

« On l'a repêché presque tout de suite avec une gaffe.
– Il était mort ?
– Comme vous voyez.
– Mauvaise raison : on a vu des noyés qui...
– Celui-ci avait bu.
– Ah, s'il avait bu !
– Pour une fois que le camarade a mis de l'eau dans son vin, ça ne lui a pas réussi.
– Respectez la mort, jeune homme.
– Regarde, Mélie, comme il a la peau sale.
– Et les cheveux.
– Il est vaseux.
– C'est pas la mort qui m'impressionne, moi, c'est les pompes funèbres.
– Dégagez, dégagez.
– Sait-on comment l'accident s'est produit ?
– Du haut du pont.
– Pas du tout. C'est arrivé tout naturellement : il déchargeait des sacs de plâtre, n'est-ce pas, et alors, en passant sur la planche, vous comprenez, il a fait un faux pas et... naturellement...
– Cet homme ne savait sans doute pas nager – les ouvriers sont très imprudents.
– S'est-il débattu ?
– Non, il a coulé comme un plomb.
– Dégagez, qu'on vous dit, vous n'allez pas lui monter dessus.
– Le flic a l'air mauvais.
– Crois-tu qu'il aurait plongé ?
– Pas si bête... Il a des clous à ses bottes.
– Eh ben, vieux, je vais t'en raconter une, du temps que j'étais dans les dragons à Senlis... Viens-tu prendre une pure ?
– Sa femme travaille en atelier.
– L'a-t-on avertie ?
– On est allé l'avertir en douceur.
– Voyez-vous qu'elle s'amène...
– Ah, tableau !
– Un bel homme, pas un feignant, bien sûr... un homme dans la force de l'âge.

– Marié ?
– Naturellement.
– Et des enfants ?
– Vous pensez bien.
– Les ouvriers ont toujours des enfants.
– Ils manquent de sobriété.
– Moins d'enfants, moins de pauvres.
– Très juste.
– Mais vous n'y pensez pas : la rente baisserait.
– Hum !
– Misère !
– Et dire qu'il y a des gens qui croient au bon Dieu...
– Ils y croient sans y croire.
– Vous croyez ?
– Tu parles !
– Ses souliers n'en voulaient plus.
– La semelle s'en allait.
– Il n'avait pas de chaussettes.
– Et la culotte, regarde donc, Mélie.
– Pff !...
– En voilà un qui aurait été surpris si on lui avait dit qu'il ne finirait pas sa semaine.
– Pensez, il y avait dix ans qu'il travaillait sur le quai.
– Vous ne le reconnaissez pas ?
– Attendez, vous avez raison, je reconnais son chapeau.
– Dégagez ! Stationnez pas... C'est-il une curiosité ?
– L'agent a raison. Qu'est-ce qu'ils veulent les enfants ? Ce n'est pas une chose à voir.
– Tiens, vous êtes bien là.
– Allons-nous-en, ma bonne, voilà qu'il tourne au violet.
– Ne poussez pas.
– Tu dis ?
– Qu'est-ce que c'est ?
– Un noyé.
– Est-il bien mis ?
– Un ouvrier.
– Le pauvre homme !
– Encore un accident du travail.
– Qu'est-ce qu'ils attendent pour l'emporter ?
– La pluie recommence – quel sale temps ! Nous n'aurons plus d'omnibus.



- Si fait, en tête de ligne.
- J’aime mieux aller à pied qu’attendre mon tour.
- Le plongeur n’a rien d’effrayant, mais le risque d’être repêché fixe au bord mes incertitudes.
- Savez-vous combien chaque tête de noyé coûte, à nous contribuables ?
- Vous allez me le dire.
- Pas moins que 36 francs, cher Monsieur, tout compris.
- Papa, montre-moi l’eau qui marche.
- Ne te penche pas sur le pont : la rivière est méchante ; elle mange les petites filles.
- Est-ce qu’elle mange aussi les hommes ?
- Oui, parce qu’il y a un ogre jaune qui les attire.
- Moi, j’aime la rivière, quand il fait noir et qu’on allume les gaz : c’est joli comme des lanternes de papier sur un bateau, avec des serpentins dorés et rouges qui se tortillent jusqu’au fond.

Texte et illustration extraits de *Badanderies parisiennes. Les rassemblements : Physiologies de la rue*. Henri Floury, 1896, pp. 50-54. © Bibliothèque historique de la Ville de Paris.

Portrait de Victor Barrucand par Félix Vallotton tiré de la *Revue blanche* du 1^{er} mars 1900.

Bibliographie

- Victor Barrucand : « Le rire de Ravachol », *L’Endebors*, 24 juillet 1892, repris par Philippe Oriol in *Ravachol : un saint nous est né !*, Equipement de la pensée, 1992, pp. 66-69 – *Le Chariot de terre cuite*, Savine, 1895 – « A. Herzen », *Revue Blanche*, 1^{er} avril 1895 – *Le Pain gratuit*, Chamuel, 1896 – *La Vie véritable du citoyen Jean Rossignol*, Plon, 1896 – *Mémoires et notes de Choudieu*, Plon, 1897 – *Avec le Feu*, Fasquelle, 1900.
- Avec Félix Fénéon, « Passim » réédités in *Nouvelles en trois lignes et autres textes courts* (Présentation et notes par Hélène Védrine), Livre de Poche, 1998, pp. 219-246.

A propos de Victor Barrucand : Eric Dussert, « Victor Barrucand (1866-1934) », *Plein Chant, Le livre des égarés*, printemps-été 2000, pp. 164-176 – Jean Maitron, notice Barrucand dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*.